ESSAI

N° 236.

SUR

LA CHLOROSE;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 29 août 1832, pour obtenir le grade de Docteur en médecine;

PAR C. LAGRANGE, de Pierre-Buffière,

Département de la Haute-Vienne.

Les hommes ne sauraient être indifférens sur tout ce qui peut intéresser les femmes.

ROUSSEL, *Syst. phys. et mor. de la femme.*

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n°. 13.

1832.

FACULTE DE MEDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. ORFILA, Doyen.	MM.
Anatomie	CRUVEILHIER.
Physiologie	BÉRARD, Président.
Chimie médicale	ORFILA, Examinateur.
Physique médicale	PELLETAN.
Histoire naturelle médicale	RICHARD.
Pharmacologie	DEYEUX, Suppléant.
Hygiène	DES GENETTES.
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN, Examinateur. / JULES CLOQUET.
Pathologie médicale	DUMÉRIL. / ANDRAL.
Pathologie et thérapeutique générales	BROUSSAIS.
Opérations et appareils	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT.
Médecine légale	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	MOREAU.
Clinique médicale	FOUQUIER. / BOUILLAUD. / CHOMEL.
Clinique chirurgicale	BOYER, Examinateur. / DUBOIS. / DUPUYTREN. / ROUX.
Clinique d'accouchemens	.....

Professeurs honoraires.

MM. DE JUSSIEU, LALLEMENT.

Agrégés en exercice.

MM.	MM.
Baudelocque.	Gerdy.
Bayle, Suppléant.	Gibert.
Blandin.	Hatin.
Bouvier.	Lisfranc.
Briquet.	Martin Solon, Examinateur.
Brongniart.	Piorry.
Cottereau.	Rochoux, Examinateur.
Devergie.	Sandras.
Dubled.	Trousseau.
Dubois.	Velpeau.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner ni approbation, ni improbation.

AU MEILLEUR DES PÈRES,

ET

A LA PLUS TENDRE DES MÈRES.

Vous qui n'avez jamais rien négligé pour mon éducation; qui depuis ma plus tendre enfance ne cessez de faire des sacrifices pour me mettre à même de parcourir honorablement la carrière que je me suis choisie, recevez ce premier fruit de mes travaux, comme une preuve de la reconnaissance la mieux sentie de la part d'un fils qui ne trouvera son bonheur qu'en rendant heureux les auteurs de ses jours.

A MON PARRAIN,

Toi qui m'as toujours regardé comme ton fils, reçois ici publiquement le témoignage de mon amitié et de ma reconnaissance.

A MES ONCLES ET TANTES,

Témoignage de respect et d'amitié.

C. LAGRANGE.

A MON PARENT,

Monsieur Louis FAYE, Docteur en Médecine, Médecin en chef de l'Hôpital civil et militaire de Limoges.

Ce travail, mon cher Parent, est sans doute peu digne de vous être présenté ; mais les bons conseils que vous m'avez donnés, et les bontés que vous avez eues pour moi me font un devoir de vous l'offrir comme un témoignage du plus profond respect et de mon éternelle reconnaissance.

A MON PREMIER MAÎTRE,

Monsieur THUILIERS, Docteur en Médecine, Chirurgien en chef de l'Hôpital civil et militaire de Limoges.

Son élève reconnaisant.

A MON AMI,

Monsieur CHASTAINGT, Docteur en Médecine.

Gage d'amitié et de reconnaissance.

A MON FRÈRE, MON MEILLEUR AMI.

De la vie à la mort.

C. LAGRANGE.

ESSAI

SUR

LA CHLOROSE.

Le mot *chlorose*, du grec χλωρος, dont l'étymologie désigne une *couleur pâle verte* ou *verdâtre*, a déjà été employé, suivant quelques auteurs, par *Hippocrate*, pour caractériser une maladie propre aux femmes, et particulièrement aux filles dont la menstruation ne s'établit que difficilement ou est dérangée par des causes quelconques.

Cette maladie était connue sous différens autres noms suivant l'idée que s'en faisaient les auteurs qui la décrivaient. Ceux de *pallidus morbus*, *icterus albus*, *cachexia virginum*, *febris alba*, *amatoria fœbris virginum color*, *fœdi colores*, etc., se retrouvent à chaque instant chez les auteurs latins. *Tissot* lui avait donné le nom d'*opilations*, et dans le vulgaire elle est connue sous celui de *pâles couleurs*.

Considérée d'abord comme une maladie de l'évolution sexuelle, on l'a observée plus tard aussi à d'autres époques de la vie de la femme. Se fiant à l'analogie, on a cru même l'avoir rencontrée chez les hommes et les enfans des deux sexes. Cette manière de voir, propagée par *Sauvages*, *Cabanis*, a été adoptée de nos jours par quelques auteurs. Ainsi *Desormeaux* n'est pas éloigné de regarder comme chlorotiques

quelques jeunes gens dont la pâleur et la faiblesse générale coïncident avec un développement imparfait des organes génitaux, opinion émise d'une manière plus explicite encore par *Richter* et *Mende*. D'après notre manière de voir, la chlorose est une maladie propre exclusivement aux femmes, depuis l'âge de la puberté jusqu'à la cessation de la menstruation. Et partageant à cet égard l'opinion de *Baillou* et d'*Hoffmann*, nous ne croyons pas que les enfans, que les personnes du sexe dont les organes génitaux ne sont pas encore entrés en fonctions, et celles chez lesquelles ils ont cessé d'agir, ainsi que les hommes, soient jamais affectés de la véritable chlorose.

Beaucoup d'auteurs refusent à la chlorose une place dans leur cadre nosologique, et ne la considèrent, elle et tous les symptômes qui l'accompagnent, que comme des phénomènes intimement liés à d'autres maladies. *Pinel*, par exemple, la regarde comme un symptôme de l'aménorrhée. *Gardien* la confond également avec cette dernière maladie, et elle avait presque toujours été considérée ainsi par les anciens. *Desormeaux*, tout en regardant l'aménorrhée comme la cause ordinaire de la chlorose, n'en soutient pas moins que cette dernière est indépendante de la première. L'ensemble des symptômes qui caractérisent la chlorose, dit-il, reconnaît pour cause immédiate quelque altération organique, ou le dérangement d'une fonction importante qu'il est impossible de ramener à ses véritables élémens, en raison de la variété des causes éloignées, et parce que l'anatomie pathologique ne nous révèle que les effets de la maladie et non pas sa nature et son véritable siége. Sous ce rapport, nous ne sommes pas plus avancés que les anciens, qui regardaient la chlorose, les uns comme un ictère (*Ettmuller* et *Sauvages*), les autres comme une affection hystérique (*Sydenham*), d'autres comme une cachexie (*Hoffmann*), etc. Ce qu'il y a de certain pour nous, c'est que la chlorose constitue par elle-même une maladie qui mérite une description particulière.

Symptômes. La chlorose se manifeste lentement, le plus souvent

sans cause appréciable ; quelquefois après l'influence d'une cause bien connue, qui aurait pu d'ailleurs faire naître toute autre maladie si le corps y avait été prédisposé. Successivement les symptômes qui la constituent se développent sous les yeux de l'observateur dans un ordre qui n'est pas très-régulier et qui nous engage à en présenter le tableau, en examinant d'abord la surface extérieure du corps, ensuite les différentes fonctions, qui éprouvent les modifications les plus importantes dans cette maladie.

Le symptôme le plus frappant de la chlorose est celui qui lui a fait donner ce nom, la décoloration de la peau, ou plutôt le changement de sa couleur rosée naturelle, telle qu'elle est dans l'état de santé chez un individu dont toutes les fonctions s'accomplissent d'une manière normale, en une teinte blanc de lait, bleu, jaunâtre, et quelquefois verdâtre. Cette couleur varie suivant l'intensité de la maladie, les progrès qu'elle a faits, les affections organiques secondaires, le tempérament de la personne.

Le visage est surtout altéré. La peau du front, du nez, et du menton est tout à fait décolorée. Rarement il reste un peu de rougeur aux pommettes ; elle ne se prononce que par petits points, ou par des arborisations dont la couleur est plutôt violette, et lorsque la circulation a été activée par une cause quelconque. Les lèvres sont pâles ; cette pâleur s'étend dans l'intérieur de la bouche, aux gencives, à la langue et à toute la muqueuse buccale.

Les yeux ont une expression de langueur, quelquefois ils sont mats. Les paupières supérieures sont jaunes ou brunes, les inférieures bleues. Les globes oculaires semblent plus enfoncés dans les orbites. Un cercle bleu, gris ou terreux entoure chaque œil. Cette couleur est surtout intense au-dessous de l'angle interne et sur les côtés de la racine du nez. Blancheur extrême de la conjonctive, ainsi que de la caronculel acrymale ; sclérotique bleuâtre, et cornée souvent terne.

Le nez est effilé, ses lobes sont presque transparens, de même que les oreilles. Le cou participe à la pâleur du visage, il est sillonné quelquefois de raies bleuâtres, qui indiquent le trajet des veines. Il

en est à peu près de même sur tout le corps, principalement aux extrémités. Les doigts et les orteils semblent amaigris, les ongles sont décolorés, une couleur bleue violette entoure leur racine; les bouts des doigts présentent souvent une couleur jaune claire, comme s'ils eussent été trempés dans une décoction de safran.

A cette décoloration générale de la peau extérieure, qui se propage sur les membranes muqueuses, comme on peut le voir partout où la peau se réfléchit au-dedans, par exemple, à la bouche, aux yeux, aux parties génitales et à l'anus, s'ajoute un état de sécheresse qui indique la diminution de la transpiration insensible et un défaut de chaleur vitale qui fait présumer d'avance une diminution d'action dans l'organisme entier. Le visage, les oreilles, les mains et les pieds se ressentent surtout de cette diminution de température du corps. Les malades se plaignent constamment de froid aux pieds; leurs mains, également toujours froides, peuvent à peine se réchauffer en s'exposant aux rayons ardens du soleil ou à la reverbération de la chaleur artificielle; aussi la peau est-elle souvent ridée, effet de l'action simultanée de l'amaigrissement, ainsi que de la diminution de la température du corps et de la transpiration cutanée. L'amaigrissement se prononce de plus en plus à mesure que le mal fait des progrès. Les chairs deviennent flasques et pendantes, et le tissu cellulaire s'infiltre. Une faiblesse générale, une grande lassitude, une inapptitude au travail corporel accompagnent cet état. Toute espèce d'exercice devient fatigant, surtout celui qui demande un peu d'efforts. Les malades voudraient constamment être assises ou couchées, elles ont une propension continuelle au sommeil. Le mouvement de la voiture, qui est passif, est le seul qu'elles recherchent. Elles se plaignent souvent de douleurs dans la tête, le dos, les lombes, et dans tous les membres.

Si on examine ensuite ce qui se passe dans l'intérieur de l'économie, on trouve que la respiration et la circulation ont éprouvé des modifications importantes. La première est ordinairement gênée, quelquefois même laborieuse. Elle devient courte pour peu que la malade

se meuve, surtout quand elle monte un escalier, une pente rapide, ou qu'elle a marché un peu long-temps : elle est alors ordinairement essoufflée, comme l'on dit. La circulation est irrégulière, le pouls petit, tantôt fréquent, tantôt lent; souvent il y a des palpitations, principalement après un exercice qui a coûté quelque peine ou à la suite d'affections de l'âme. Le sang que l'on retire des veines est peu coloré; il est séreux et peu coagulable.

Les fonctions digestives sont dérangées d'une manière si apparente, que beaucoup d'auteurs ont cru y trouver la véritable source de la chlorose. L'appétit diminue d'abord, puis il survient une anorexie complète. Les digestions deviennent difficiles; il y a désir d'alimens très-sapides ou de substances impropres à l'alimentation, et qui ne peuvent être digérées, tels que la craie, le charbon, l'argile, les cheveux, etc. Quelquefois il y a des nausées et des vomissemens, de la diarrhée et le plus souvent de la constipation. En outre, les malades sont habituellement tourmentées de douleurs épigastriques sourdes et continues, mais susceptibles d'exacerbations, pendant lesquelles elles acquièrent une intensité souvent considérable. Ces douleurs coïncident presque toujours avec une céphalalgie également variable en intensité, en un écoulement leucorrhéique plus ou moins apparent. La bile est sécrétée en petite quantité, et n'a plus les mêmes propriétés excitantes. Toutes les sécrétions et excrétions, telles que celles de la transpiration, des urines, etc., sont diminuées. L'absorption est lente ou presque nulle, témoin la bouffissure du corps entier et plus tard la leucophlegmatie.

La nutrition doit nécessairement souffrir de l'irrégularité de la respiration, de la circulation et de la digestion. Elle est en effet moins active, et diminue de plus en plus à mesure que la maladie fait des progrès ; de là, l'amaigrissement du corps entier, que nous avons déjà observé, ainsi que l'abaissement de la calorification. De pareils changemens dans les fonctions principales de la vie, celles qui en sont la source et celles qui l'entretiennent, font présumer que les fonctions intellectuelles et les sensations doivent souffrir.

Le toucher est en effet émoussé, les yeux et les oreilles plus sensibles; les malades évitent la vive lumière et les sons bruyans, quoique, généralement parlant, elles voient moins distinctement et n'aient plus l'ouïe aussi fine qu'auparavant. L'odorat et le goût sont moins exquis, et même pervertis, puisque les chlorotiques recherchent les substances qui ne sont point alibiles, et que, d'un autre côté, elles aiment les odeurs fortes et désagréables, comme celles de l'assa-fœtida, du musc, etc. La sensibilité générale est exaltée chez les malades de cette espèce; elles ont souvent des symptômes d'hystéricisme, et autres phénomènes nerveux; elles s'affectent pour la moindre contrariété, sont souvent tristes, mélancoliques, laissent échapper des soupirs, des larmes involontaires; leurs regards et leur maintien ne sont plus ceux de la jeunesse; sombres, les bras croisés, le dos voûté, elles fuient la société. Si la maladie est bien développée, ces malheureuses, lasses de la vie, appellent souvent la mort.

Quand la chlorose se déclare, les fonctions génitales sont toujours dérangées chez la jeune fille qui entre dans l'âge de la puberté, ou bien elles ont de la peine à s'établir; chez les femmes faites, il y a suppression complète de règles, ou elles ne coulent que difficilement, en petite quantité, et reviennent d'une manière irrégulière. Quelques auteurs disent néanmoins avoir observé de véritables chlorotiques qui étaient copieusement menstruées. Le sang excrété, comme celui que l'on tire des veines, est pâle et séreux; quelquefois un véritable flux blanc remplace les règles, ou au moins se montre aux époques menstruelles. Assez souvent la leucorrhée est continue; et si elle est en même temps copieuse, elle contribue à l'affaiblissement de la malade. Les désirs vénériens sont tantôt nuls, tantôt assez prononcés. « Ce « qu'il y a de plus remarquable chez les chlorotiques, c'est que la « même cause qui met en jeu les volitions et les caprices de l'esto- « mac excite en elles *des désirs extraordinaires* dans un organe non « moins important (le système génital); elles sont précoces en amour, « prennent de la passion pour la lecture des romans, et allument « sans cesse leur imagination par des rêveries chimériques. Aussi leur

« physionomie révèle-t-elle le plus souvent une âme sensible. » (*Alibert*, Nosologie naturelle.) Au retour des périodes menstruelles, les symptômes de la maladie s'exaspèrent; il s'y joint de la cardialgie et des syncopes.

La maladie continuant à faire des progrès, l'abdomen devient tendu, météorisé, douloureux; les constipations plus opiniâtres, l'urine aqueuse ou laiteuse. A cela se joint une fièvre lente, augmentant en raison de la maladie principale, des faiblesses et des lipothymies plus ou moins fréquentes, et souvent des convulsions, des insomnies et des songes inquiétans.

Terminaison. Si le mal a duré long-temps sans que la nature et un traitement rationnel aient pu le mitiger, il entraîne après lui des maladies organiques qui sont au-dessus des ressources de l'art. L'œdème des poumons, le gonflement des glandes lymphatiques, une hydropisie de poitrine, l'anévrysme du cœur, l'ascite et une infiltration générale terminent la vie de la malade.

L'ordre suivant lequel ces symptômes se succèdent varie suivant l'âge et les conditions des personnes chez lesquelles ils se développent. La faiblesse de tout le corps, les lassitudes, la décoloration de la peau, surtout de celle du visage, les dérangemens de la digestion, sont ordinairement les phénomènes précurseurs de la maladie. Suivent bientôt les désordres fonctionnels que nous avons signalés, mais développés à des degrés variés suivant les sujets, l'intensité et les progrès de la maladie.

Autopsie. L'autopsie cadavérique de personnes mortes chlorotiques ne laisse apercevoir que les effets de la maladie et les dérangemens qui sont survenus pendant sa durée. Il en est qui dépendent de la chlorose elle-même, d'autres qui appartiennent à des affections concomitantes ou accidentelles. Comme à la surface extérieure du corps, on trouve à l'intérieur une décoloration frappante de tous les tissus. Dans les cavités splanchniques, on rencontre une certaine quantité

de sérosité diaphane incolore ou jaunâtre. Les principaux viscères, comme le cerveau, les poumons, le cœur, le canal digestif, sont pâles et flasques. Chez les jeunes filles dont la menstruation s'était incomplètement établie, ou même ne l'avait pas été du tout, on a trouvé les organes génitaux peu développés, ou offrant des vices de conformation. Presque tout le tissu cellulaire sous-cutané est infiltré et a remplacé la graisse ; les glandes lymphatiques sont engorgées, les vaisseaux sanguins presque vides, et le sang qu'ils renferment décoloré.

La chlorose est endémique dans les pays où l'air est malsain, humide, le sol marécageux; dans ceux où règnent les scrophules, le rachitis, la phthisie pulmonaire, et en général toutes les maladies qui entraînent un état de cachexie, parce que toutes prédisposent à la chlorose, en empêchant ou en arrêtant le développement et la nutrition du corps entier et des organes génitaux. On a aussi remarqué qu'elle est plus fréquente dans les climats chauds, où les organes génitaux entrent en fonction de très-bonne heure.

Causes prédisposantes. Cette maladie se voit plus souvent dans les villes que dans les campagnes, parce que dans les premières l'air est toujours plus insalubre, les rues étroites, plus ou moins sales, humides et froides. Les gens de la classe pauvre y sont mal vêtus, mal nourris, et souffrent de toutes sortes de privations, ce qui les prédispose aux cachexies en général. Dans les classes aisées, le genre d'éducation et les occupations habituelles ont à peu près une influence semblable sur l'économie. Le séjour dans des fabriques, des ateliers, où l'air est vicié par l'exhalaison des matières animales ou végétales en fermentation ou en putréfaction, où l'atmosphère est presque constamment humide, est également une cause éloignée de la chlorose chez les filles qui doivent être réglées, ou chez les personnes du sexe qui le sont déjà. Tandis que dans les campagnes, où l'air est vif et pur, où les femmes s'occupent beaucoup, se donnent du mouvement, fortifient leur corps par le travail, se nourrissent d'ali-

mens grossiers, mais sains, cette maladie est extrêmement rare.

Les personnes d'une constitution délicate originaire ou acquise, affaiblies par des maladies; celles d'un tempérament lymphatique et nerveux, sont plus prédisposées que d'autres à devenir chlorotiques. L'usage d'alimens indigestes ou peu succulens et peu nutritifs; les excès dans les plaisirs de l'amour; les évacuations trop abondantes, de quelque nature qu'elles soient; une vie sédentaire, oisive; les fatigues excessives, les veilles prolongées; les grandes affections de l'âme, mais surtout le chagrin ou un amour malheureux; la privation des plaisirs vénériens chez une jeune fille très-ardente, ou chez une femme qui les a déjà goûtés. Fort souvent un chagrin prolongé, comme celui causé par le passage d'une bonne fortune ou de vues heureuses dans l'avenir à une vie remplie d'amertume et de soucis et à une perspective malheureuse, a fait naître la chlorose. Dans ce cas se trouvent les personnes qui, en perdant leurs parens, ont aussi perdu leur fortune, leur rang dans la société, et sont obligées de se soumettre à des privations auxquelles elles ne sont pas accoutumées.

Un amour malheureux (nous connaissons une jeune personne qui, contrariée dans ses affections par ses parens, se retira dans un monastère, où elle ne tarda pas à devenir chlorotique) caché, qui doit être étouffé, parce qu'il n'y a aucun espoir d'obtenir le sujet aimé, fait également naître un profond chagrin, qui détruit et mine la santé. Déjà la passion de l'amour en elle-même donne, d'après *Ovide*, ce grand observateur des passions humaines, un teint blême et un aspect souffrant; et il est des personnes du sexe qui, par spéculation en ce genre, affectent une contenance maladive, et détruisent la coloration de leur teint par l'usage des substances acides qui détériorent insensiblement toute la constitution.

D'autres, réellement coupables, détruisent leur santé et se donnent la chlorose en cherchant à supprimer leurs règles par des moyens à peu près semblables, parce qu'elles trouvent qu'elles en sont trop souvent incommodées. C'est aux parens à veiller à un aussi

étrange abus, en représentant à leurs enfans quels peuvent être les inconvéniens d'une manœuvre si nuisible. Enfin tout ce qui peut agir d'une manière débilitante sur l'économie en général et sur les organes génitaux en particulier prédispose à la chlorose.

Causes occasionelles. La suppression des règles, leur rétention, et en général toutes les lésions de la menstruation ont été regardées comme des causes occasionelles de la maladie dont il est question. Ces lésions sont tellement liées avec la chlorose qu'on a long-temps cru que celles-ci dépendaient toujours d'une absence, d'une suppression ou d'un autre dérangement de la menstruation. La grossesse peut l'occasioner, si le corps n'est pas assez fort pour subir les changemens qu'y introduit cette fonction. Une mauvaise conformation des parties génitales, le manque de matrice ou des ovaires, un développement imparfait de ces organes et leur atonie, peuvent également l'occasioner.

On compte encore au nombre des causes occasionelles de la chlorose tout ce qui produit une impression vive sur l'imagination. La lecture des romans, la fréquentation des spectacles, la vue de tableaux voluptueux et tout ce qui peut exciter trop vivement les organes génitaux. L'onanisme peut aussi devenir cause occasionelle de la chlorose par l'épuisement de l'innervation qu'il fait éprouver au corps entier et l'ébranlement qu'il lui communique, presque toujours suivi d'un affaissement dangereux.

Mécanisme de la production de la chlorose. Il résulte de l'énumération que nous venons de faire des causes prédisposantes et occasionelles de la chlorose, que toutes agissent d'une manière débilitante sur l'organisation, et sur le système génital en particulier, dont elles pervertissent les fonctions. Un trouble dans toute l'économie en est l'effet, et les symptômes de la chlorose se manifestent. Cette maladie affecte ordinairement les jeunes personnes qui sont arrivées à l'époque de la puberté; du moins c'est presque toujours à cette époque qu'elle

commence à se déclarer, lorsque la menstruation tarde à s'établir ou ne le fait qu'incomplètement. Il est rare qu'une femme qui a été bien réglée devienne chlorotique, et cela n'arrive guère qu'à la suite d'une diminution ou d'une suppression totale des menstrues. Nous ne croyons pas à la véritable chlorose avec une menstruation régulière et encore moins copieuse. Dans ce dernier cas, l'état de la faiblesse et de pâleur qui survient, constitue une véritable anémie. Au commencement de la grossesse, on la remarque quelquefois chez les personnes faibles et délicates mais rarement portée à un haut degré. A mesure que la grossesse avance, elle disparaît. La chlorose paraît donc liée aux fonctions génitales ; elle se développe spontanément vers l'époque de la puberté, si l'organisation n'est pas assez forte pour supporter cette espèce de crise qui doit avoir lieu, comme on le remarque, chez les personnes scrophuleuses, délicates, dont la nutrition a souffert, ou dont les parties génitales ont été excitées avant qu'elles ne fussent suffisamment développées : de là la menstruation incomplète, difficile et la nutrition pervertie. Les mêmes conditions se rencontreront chez les personnes qui ont joui du libre exercice de ces fonctions quand la chlorose se déclare ; alors elle est pour ainsi dire accidentelle. Ainsi, deux choses principales sont à considérer dans cette maladie, 1°. le dérangement des fonctions génitales manifesté par la non apparition, la suppression, ou la difficulté de l'écoulement menstruel, et sa petite quantité ; 2°. le dérangement successif de toutes les autres fonctions du corps, principalement de la digestion, de la circulation et de la respiration, qui fait naître peu à peu cet effet que les anciens appelaient *cachexie*, la maladie qui constitue la chlorose proprement dite.

L'aménorrhée, ou trouble des fonctions menstruelles, est-elle la cause de cet état morbide général qu'on désigne sous le nom de *chlorose ?* Ou cet état précède-t-il l'aménorrhée ? Ce sont là autant de questions importantes que l'on se fait en réfléchissant sur la chlorose, et en lisant ce qu'en ont dit les auteurs : leur solution est extrêmement difficile.

Et d'abord, à quel âge et dans quelles circonstances de la vie de la femme la chlorose se développe-t-elle le plus souvent? Nous l'avons dit, c'est le plus ordinairement à l'époque où les règles doivent se montrer pour la première fois, où la menstruation doit s'établir, ou lorsque, incomplètement établie, elle ne se fait qu'avec difficulté, ou lorsqu'elle est supprimée pendant quelque temps par des causes quelconques. L'on voit à peu près quelque chose de semblable chez les enfans qui font leurs premières dents. Si l'éruption de celles-ci est difficile, les enfans languissent, pâlissent, dépérissent; aussitôt qu'elle est terminée, les forces reviennent avec elles, la couleur de la peau, le cours régulier des fonctions. La même chose se remarque également à l'époque de la croissance chez les deux sexes; si celle-ci se fait rapidement, tout le corps en souffre, la couleur de la peau ternit, les forces diminuent, et le malade se trouve dans un état de tristesse et de mélancolie semblable à celle qui se remarque dans la chlorose des femmes. Ce sont là les chloroses que l'on a vues chez les enfans et les hommes.

N'est-on pas assez généralement d'accord que dans ces cas c'est la dentition difficile ou la croissance rapide qui détermine un affaiblissement général et quelquefois le marasme chez les personnes des deux sexes? Pourquoi ne regarderait-on pas la difficulté de l'établissement de la menstruation comme la cause principale de la chlorose chez les jeunes filles? Mais, répondra-t-on, la chlorose ne se montre pas seulement à l'âge de la puberté, mais pendant tout le temps que la femme est apte à être fécondée. Sans doute, et je l'ai déjà fait observer; mais la menstruation sera nécessairement dérangée avant que les phénomènes de la chlorose se manifestent. De rares exceptions toutefois peuvent se rencontrer; mais alors une attention soutenue découvrira probablement dans ces cas un autre trouble dans les fonctions génitales. Les dents une fois sorties, leur développement ultérieur ne donne plus lieu à aucun accident, la croissance achevée ne produit plus cet état de dépérissement qui en dépend; mais les organes génitaux étant en action pendant près de trente ans, c'est durant toute cette époque que la chlorose peut se manifester.

En comparant les symptômes de la chlorose avec ce qui se passe chez la plupart des femmes au commencement de la grossesse, surtout chez les primipares, on ne peut s'empêcher de reconnaître que, de même que dans les phénomènes qui s'observent dans ce dernier cas, plusieurs sont purement sympathiques de l'excitation des organes génitaux dans la chlorose; ainsi plusieurs doivent être considérés comme tels. En effet, au commencement de la grossesse, le teint devient pâle, les yeux cernés; des taches jaunes, terreuses, apparaissent sur la surface du corps, principalement au visage; il y a des envies de vomir, des maux de cœur, du pica, de la mélancolie, etc., tous phénomènes parfaitement semblables aux symptômes de la véritable chlorose. Sans doute que ces derniers ne se montrent pas d'après un ordre aussi régulier, mais ils dénotent quelque chose de particulier dans les fonctions génitales. Les symptômes de la chlorose ont une telle analogie avec les phénomènes de la grossesse commençante, qu'on a souvent pris la cessation de la menstruation, dépendante de cette dernière, pour une suppression de règles, une aménorrhée suivie de chlorose.

Nous concluons de là que la perversion des fonctions génitales joue le principal rôle dans la chlorose; nous admettons qu'un état cachectique du corps peut disposer à la chlorose, en ce qu'il peut entraîner le trouble des fonctions génitales. Quoi qu'on en dise, nous doutons toujours qu'on ait vu de véritables chloroses chez les femmes bien menstruées. Nous n'avons pas trouvé dans les auteurs un exemple de ce genre, quoique plusieurs disent l'avoir observé; nous pourrions ajouter, pour appuyer notre opinion, que *Desormeaux* a surtout signalé comme déterminant la chlorose toutes les causes morbides qui retentissent d'abord dans les organes génitaux.

Nature de la chlorose. La nature de la chlorose est loin d'être la même pour tous les auteurs. On a tour à tour placé le siége principal, le point de départ de la chlorose, dans le foie, dans la rate, dans la matrice, dans tout le système de la veine-porte. Les opinions des an-

ciens se rattachent à ces manières de voir. *Hippocrate*, *Galien*, *Arétée*, plus tard *Baillou*, *Sennert*, etc., avaient adopté l'une ou l'autre de ces étiologies. *Hoffmann* crut trouver le siége de cette maladie dans le système digestif, et fut imité par la plupart des auteurs qui ont écrit après lui; tels sont entre autres *Cabanis*, *Gardien*, *Siebold*, *Jerg*, qui la trouvent dans une diminution de l'irritabilité du système artériel en général, et des vaisseaux du bas-ventre en particulier; *Centomo*, dans un défaut d'oxygénation du sang; *Richter*, dans une organisation incomplète et débile chez les jeunes filles, chez lesquelles seules il admet la possibilité de l'existence de la chlorose. Nous ne finirions pas si nous voulions rapporter toutes les manières de voir sur ce sujet, ce qui prouve seulement que la cause prochaine n'est pas facile à déterminer.

Diagnostic. La diversité des opinions que les différens auteurs ont manifestées sur la chlorose dépend probablement de ce que l'on a confondu cette maladie avec d'autres états morbifiques qui ont plus ou moins de ressemblance avec elle, mais qui en diffèrent sous plusieurs rapports. Si l'on veut donner le nom de *chlorose* à toute faiblesse de l'organisation accompagnée de digestions difficiles ou dépravées, et de pâleur de la face, on rencontre sans doute cette maladie chez les deux sexes et à tout âge. Il faut distinguer de la chlorose cette espèce de marasme, de fièvre hectique, d'éthisie, que l'on remarque chez les enfans qui souffrent de l'éruption des dents, qui sont affectés du carreau, consumés par une maladie du tube digestif, causé par la présence de vers intestinaux; les jeunes personnes scrophuleuses, phthisiques, etc., états qui, comme nous l'avons dit, peuvent engendrer la chlorose, mais seulement pendant l'époque de la vie où la femme est propre à la génération.

J. Burns avertit de ne pas confondre la chlorose avec la phthisie pulmonaire. La première, dit-il, est souvent acccompagnée de symptômes qui ressemblent beaucoup à la seconde. Dans bien des cas, le pouls est long-temps fréquent, il y a des sueurs nocturnes, une éma-

ciation considérable, avec toux et douleur à la poitrine, et cependant la personne n'est pas phthisique, elle souffre principalement de la faiblesse ; mais si l'on n'y apporte pas la plus grande attention, cet état dégénère en marasme.

Il est une maladie connue sous le nom d'*anémie*, qui a peut-être la ressemblance la plus frappante avec la chlorose, et qui peut en être la cause. Elle consiste dans un état d'appauvrissement de la masse du sang et de cachexie du corps entier. Les causes de cette maladie, lorsqu'elle est primitive, sont à peu près les mêmes que celles de la chlorose. Celle-ci a été considérée comme une espèce d'anémie, dit M. *Chomel;* en effet, elle ne paraît en différer que par le trouble des fonctions génitales.

Prognostic. La chlorose est toujours une maladie de longue durée. Elle guérit souvent, mais souvent aussi elle entraîne la mort. En général, on peut s'en promettre la guérison tant qu'elle n'est pas accompagnée d'une phlegmasie viscérale, simple et récente, c'est-à-dire exempte de complication et n'ayant qu'un ou deux mois d'existence. Elle n'offre aucun danger ; elle est peu grave encore si la constitution de la malade est forte, et si les règles n'ont pas encore paru. Toutes choses égales enfin, elle est d'autant moins inquiétante que la malade peut plus facilement se placer dans des conditions hygiéniques nouvelles et favorables. Lorsque, au contraire, elle est ancienne et compliquée, on doit la regarder comme une affection très-grave en général. Toutefois la gravité dépend, surtout dans ce cas, de la nature et de l'intensité de la maladie chronique qu'elle accompagne. C'est encore d'un fâcheux augure de voir les règles diminuer graduellement ou se supprimer tout à fait sous l'influence de cette affection. Enfin, lorsqu'il n'est pas possible de soustraire les malades à l'action des causes qui ont provoqué la maladie, on doit craindre qu'elle n'ait une issue funeste.

Traitement. L'idée que l'on se forme de la cause prochaine de la

chlorose doit être naturellement la base des indications à remplir. C'est en effet cette idée qui nous guidera dans l'exposition du traitement de cette maladie. Quoique persuadé que les organes génitaux y jouent le principal rôle, nous savons que l'organisation entière est en souffrance, et nous pensons que tantôt les uns, tantôt l'autre, sont primitivement malades. Le plus souvent, la maladie est asthénique; le but que l'on doit d'abord atteindre est de fortifier le corps entier, de stimuler l'organisme et en particulier les organes génitaux. Les moyens propres à obtenir ces effets sont ceux qui ont le plus souvent réussi dans la pratique.

Comme dans le traitement de toute autre maladie, il faut commencer par écarter les causes occasionelles, sans quoi, comme nous l'avons fait remarquer, l'usage des médicamens n'aurait aucun résultat. Dans le principe de la maladie, il suffit souvent de satisfaire à cette indication préliminaire. Lorsqu'elle a duré quelque temps, que l'organisation en est profondément affectée, ces causes ne peuvent pas toujours être facilement éloignées, telles sont celles qui dérivent d'un chagrin domestique, de la perte de personnes aimées, de celle de la fortune, d'un amour malheureux. Il est vrai que le temps est un puissant moyen, mais en attendant, la maladie peut faire des progrès effrayans, et causer des désordres contre lesquels l'art est tout à fait impuissant.

Trois indications principales se présentent dans le traitement de la chlorose : 1°. l'emploi des moyens hygiéniques, qui tendent les uns à écarter les causes encore agissantes, les autres à en détruire la fâcheuse impression : souvent ces moyens ont seuls suffi pour rétablir l'équilibre; ils agissent d'une manière lente, graduée, mais d'autant plus sûre. 2°. La seconde indication consiste dans l'usage des moyens médicamenteux propres à rendre aux organes le ton qu'ils ont perdu, au sang sa concrescibilité, sa couleur et ses propriétés excitantes; aux digestions leur régularité, dont la conséquence doit être la formation d'un chyle plus propre à la nutrition et à l'entretien de tout le corps. 3°. Une troisième indication consiste à rétablir l'ordre dans les fonc-

tions sexuelles, en établissant la menstruation si la jeune fille n'est pas encore réglée, en la rétablissant si elle a été supprimée ou dérangée.

Il n'est pas toujours nécessaire de remplir ces indications d'après l'ordre dans lequel elles ont été énumérées, cela dépend du degré auquel le mal est parvenu, et des symptômes prédominans. C'est tantôt par l'une, tantôt par l'autre, qu'il faut commencer souvent ou les employer toutes successivement ou même simultanément.

Moyens hygiéniques. Parmi les moyens hygiéniques, on a d'abord recours à ceux qui conviennent le plus à la malade; ce qui varie suivant la position dans laquelle elle se trouve, les privations qu'elle a souffertes et les causes qui ont produit sa maladie.

L'air que la malade respire, l'atmosphère dans laquelle elle vit, et les occupations auxquelles elle se livre, méritent sans contredit la première attention. L'air doit être vif et sec : c'est alors qu'il devient excitant et fortifiant; il faut cependant qu'il soit en rapport avec la susceptibilité des forces de la malade. On lui conseille le séjour de la campagne près ou dans les montagnes, où les beautés de la nature se réunissent à la pureté de l'air, qui ne renferme que les émanations de plantes aromatiques et fortifiantes. La chlorose est une maladie presque inconnue dans ces régions, à moins qu'elle ne soit occasionée par des causes tout à fait étrangères à l'influence du sol et de l'atmosphère. Une habitation sèche, bien aérée, bien éclairée, exposée au midi, entourée d'un jardin, contribue au rétablissement de la santé, et est propre à dissiper, jusqu'à un certain point, cette tristesse et cette mélancolie auxquelles les chlorotiques sont sujettes.

L'exercice est encore un de ces moyens hygiéniques qui ne doivent pas être négligés. L'aversion des malades pour le mouvement n'empêchera pas de le conseiller; il faut, au contraire, les y contraindre, en le mesurant pourtant à leurs forces. L'application de cette règle convient surtout aux personnes qui mènent habituellement une vie sédentaire. Toute occupation qui demande une position long-temps assise,

telle que coudre, filer, broder, etc., doit être évitée. L'exercice sera pris, autant que possible, en plein air, par un temps serein et beau.

La promenade à pied, dans la société des personnes que la malade affectionne, dont la conversation est propre à la distraire et à l'amuser, convient le mieux. L'exercice à cheval est conseillé par plusieurs auteurs, surtout pris à la manière des hommes; la secousse qu'imprime le mouvement du cheval ébranle le corps entier, imprime une secousse favorable aux organes renfermés dans les cavités, active la circulation et les sécrétions, et excite les organes génitaux. Le mouvement de la voiture sur des chemins raboteux produit à peu près les mêmes effets; la danse réunit à presque tous ces avantages celui de plaire aux femmes, de les distraire. L'exercice, quel qu'il soit, ne doit jamais être poussé à l'excès, sans cela il en résulterait un effet contraire à celui qu'on en attend. Les voyages dans des contrées un peu éloignées, dans des pays où l'on peut réunir l'air sain aux agrémens de la vie sociale, présentent différentes ressources hygiéniques très-importantes.

La nourriture doit être saine et substantielle (*Hippocrate* parle d'une épidémie de chlorose produite par une nourriture purement végétale), appropriée toujours aux forces, aux goûts et aux désirs des malades. Les fonctions digestives étant dérangées, il faut choisir des alimens qui conviennent le plus à l'état des organes. Les goûts bizarres ne doivent pas servir de guide, mais ne doivent pas non plus être toujours contrariés. Ces goûts dit *Desormeaux* (Dictionn. de méd.), doivent souvent, lorsqu'ils persévèrent pendant un certain temps, être regardés comme des indications de la nature, et il faut y obtempérer lorsqu'ils ne portent pas sur des objets évidemment nuisibles.

Ordinairement les chlorotiques ont une préférence marquée pour les boissons aigrelettes, surtout pour le vinaigre. Nous ne pensons point qu'on doive leur laisser satisfaire cet appétit, car il est reconnu que les personnes qui en abusent finissent par avoir le teint pâle et décoloré. L'usage d'un vin vieux, qui n'est ni doux, ni acide, et mêlé

à de l'eau, et de temps en temps un peu pur, surtout immédiatement après le repas, stimule les organes digestifs et active l'organisme entier. Le café pur pris en petite quantité, pris plutôt comme médicament que comme boisson et aliment, ne peut pas non plus nuire. Le café au lait ou à la crême, comme on le prend le plus souvent, délabre facilement l'estomac et rend les digestions pénibles. *Weikard* recommande beaucoup le café de glands dans le chlorose, comme fortifiant; pour trois parties de glands torréfiés moulus, on prend une partie de bon café, et on fait prendre l'infusion qu'on en fait avec peu ou point de sucre : on peut faire la même remarque pour le thé.

Les personnes chlorotiques se plaignent ordinairement d'un froid continuel, surtout aux mains, aux pieds, au visage, qui est parfois tout violet, c'est un effet d'une mauvaise oxygénation du sang, une nutrition défectueuse. Il est donc important qu'elles perdent aussi peu de chaleur naturelle que possible; elles doivent être vêtues chaudement, porter sur la peau de la flanelle, prendre des bains tièdes, que *Burns* conseille d'aiguiser avec du sel; des frictions sèches, le massage même sont très-utilement employés dans la vue d'augmenter la température du corps. Les bains froids, au lieu de fortifier, font naître des maux de tête, des palpitations, de la faiblesse, d'après la remarque de l'auteur que nous venons de citer.

L'excitation des organes génitaux par l'influence de l'imagination peut quelquefois être utile pour provoquer la menstruation supprimée; mais ce moyen, comme on le sent, doit être singulièrement ménagé.

Le mariage, que quelques auteurs ont conseillé indistinctement, ne sera certainement pas utile à de jeunes personnes faibles de constitution, affaiblies encore par les progrès de la maladie, ou affectées d'une maladie organique; il ne pourra convenir qu'à celles qui sont tombées dans cet état à la suite d'un amour contrarié, par défaut d'action des organes génitaux, ou parce que ces derniers n'auront pas été satisfaits.

Un conseil que donne *Osiander*, et qui mérite certainement d'être suivi à la lettre par le praticien, c'est de chercher à capter la confiance des malades en compatissant à leurs maux, en montrant qu'il prend le plus grand intérêt à leur état, et qu'il est en son pouvoir de les en tirer. De cette manière seule, il parvient ordinairement à connaître certaines causes cachées qui ne se dévoilent pas toujours, et qu'aucun médicament ne peut faire disparaître. La médecine du cœur est, dans la plupart des cas de chlorose, très-nécessaire, surtout quand elle est la suite d'affections de l'âme, de passions amoureuses, de l'onanisme, etc.

Moyens thérapeutiques généraux. L'emploi d'un médicament quelconque doit toujours être accompagné et précédé de l'observation des règles hygiéniques exposées, qui ont assez souvent rendu l'usage des premiers inutiles, pourvu que le mal n'eût pas fait de progrès et amené une cachexie générale. Ce que nous avons dit est applicable à toutes les espèces de chloroses, mais surtout à celle qui se manifeste à l'époque de la puberté.

Avant d'administrer des médicamens dans la vue de fortifier l'économie, il est presque toujours nécessaire de diriger d'abord son attention sur les organes digestifs, il faut les mettre en état de supporter et de digérer les médicamens qu'on va mettre en usage. Dans tous les cas, dit *Burns*, il faut porter une attention sévère vers les intestins dans la chlorose; il est nécessaire de les stimuler, parce qu'ils sont généralement engourdis et communiquent leur faiblesse à toute l'économie. Depuis long-temps on a proposé les vomitifs comme moyen de guérison : *Baillou* dit avoir vu le vomissement occasioné par les secousses d'une voiture former une crise. Ce qui probablement a été salutaire dans ce cas, c'était la secousse de la voiture dont le vomissement n'était qu'un effet. Nous pensons que dans bien peu de circonstances les émétiques donnés comme évacuans seront salutaires, à moins qu'il n'existe une turgescence vers le haut, caractérisée par des renvois amers, la langue chargée, une teinte jaunâtre de la face,

état qui provient quelquefois d'une affection spasmodique du foie et des conduits biliaires, produit par des passions, des chagrins, des désirs ardens. L'épicacuanha doit être préféré au tartre stibié. *Osiander* conseille d'y ajouter quelques grains de castoréum dans le cas d'une affection spasmodique, et de donner bientôt après un purgatif composé de mercure doux, et de rhubarbe, auquel il ajoute quelques grains d'extrait de jusquiame et un peu de sucre de menthe.

S'il existe dans le canal intestinal des acidités, on cherchera à y remédier avec des absorbans. Le sous-carbonate de soude, les carbonates de chaux et de magnésie aromatisés avec du sucre de fénouil ou de menthe, pris à jeun, remédieront à cet état. *Osiander* recommande ensuite l'extrait de chardon bénit, à la dose 3j à 3ij dans de l'eau de mélisse. A cette potion il ajoute un peu d'esprit de sel ammoniac anisé.

L'existence de glaires ou de matières muqueuses est caractérisée par les signes propres à cet état. On les rencontre fréquemment chez les personnes lymphatiques, chez celles qui ont été mal nourries, ou qui ont fait un usage fréquent des laiteux et des farineux, enfin chez celles où il existe des vers intestinaux. Le sulfate ou le tartrate de potasse avec la rhubarbe; les extraits amers, comme ceux de fumeterre, de pissenlit, conviennent dans ces cas. S'il existe des vers dans le canal intestinal, on emploie les moyens connus pour les chasser.

Burns, plutôt dans la vue d'exciter le canal que de l'évacuer, conseille les pilules aloétiques ou de rhubarbe composées.

Quand on a préparé de cette manière les malades à des moyens plus actifs, on en commence l'usage par la classe de ceux qui agissent lentement. Les amers, en général, sont recommandés par tous les praticiens.

La petite centaurée, le gentiane, le quassia, le simarouba, la cascarille, le quinquina lui-même sont les plus recommandables. On les donne en infusion, en décoction, en extrait ou en teinture. Toutes les substances qui renferment une certaine quantité de tannin conviennent. (*Pezzoni*, dit avoir trouvé le tannin lui-même très-avantageux

dans la chlorose, surtout combiné avec des moyens plus actifs. (Journal méd., chir. et pharm., Paris, 1808, janv., p. 30.) *Osiander* dit qu'il ne connaît par de meilleurs amer, tonique en même temps et digestif, que les petites oranges vertes. Quoiqu'une infusion de ces fruits non mûrs soit extrêmement amère, les malades s'y habituent bientôt pour pouvoir en continuer l'usage. A quelques-unes qui avaient en même temps des faiblesses d'estomac et des acidités dans les premières voies, le même auteur a fait prendre une infusion saturée de quassia mêlée à de l'eau de chaux avec le plus grand succès.

Mais le remède le plus efficace reconnu tel par tous les praticiens pour fortifier l'organisation entière, rendre au sang ses qualités stimulantes, sa consistance et sa couleur naturelles, c'est le fer. On ne sait pas comment il agit, du moins toutes les hypothèses inventées pour expliquer son action ne sont pas satisfaisantes : ces effets sont connus, cela suffit. Presque toutes les préparations ferrugineuses ont été mises en usage. On préfère tantôt l'une, tantôt l'autre, suivant la susceptibilité particulière des malades et les circonstances accessoires qui accompagnent la maladie. La limaille de fer, ou le fer porphyrisé est, dans la plupart des cas, préférable à toutes les préparations chimiques. On a employé les différentes teintures et les vins martiaux.

Il est rare que les préparations ferrugineuses soient employées seules, le plus souvent on y ajoute d'autres moyens fortifians et toniques. On donne la limaille de fer en poudre, à la dose 3 ß à 3 j par jour. Pour la rendre plus facile à digérer, on y ajoute avantageusement un peu de poudre de cannelle. Si l'on veut en même temps employer quelques fortifians, on y ajoute, par exemple, quantité égale de quinquina rouge. La limaille de fer étant difficile à avaler en poudre, on peut l'incorporer dans un électuaire fait avec du sirop d'écorce d'orange et du quinquina. Si la malade a pris pendant quelque temps la limaille de fer en poudre et en électuaire, et qu'elle en soit dégoûtée, on lui donne du vin chalybé préparé à peu près de la manière suivante : limaille de fer, écorce de quinquina rouge, écorce d'orange et vin du Rhin. Les vins de cette espèce, qui sont amers et ferrugineux, conviennent et

plaisent mieux aux malades que les différentes teintures chalybées, qui leur répugnent ordinairement.

La limaille de fer peut être employée en pilules avec de l'extrait de quinquina ou autres substances fortifiantes. C'est ordinairement la forme sous laquelle on prescrit les oxydes, le carbonate et le sulfate de fer. Le tartrate de potasse et de fer s'emploie en dissolution dans l'eau. On peut aussi faire boire avec le vin de l'eau ferrugineuse préparée avec des morceaux de fer pur, des cloux, par exemple, exposés à la rosée ou à l'humidité, jusqu'à ce qu'ils commencent à se couvrir de rouille et mis dans une certaine quantité d'eau de fontaine, jusqu'à ce que celle-ci ait pris une couleur jaunâtre, ce qui indique qu'elle est suffisamment chargée de particules ferrugineuses.

Les eaux ferrugineuses naturelles conviennent peut-être mieux encore, et comme les voyages, le changement de climat, les distractions, les plaisirs, contribuent puissamment à la guérison de la chlorose; que, d'un autre côté, les eaux minérales ne produisent jamais un meilleur effet que quand elles sont prises sur les lieux, ce sont les eaux de Spa, Plombières, Vichy, etc., qui sont le plus recommandables. Le fer sous toutes les formes, est en effet le plus puissant moyen de combattre la chlorose. On peut le mélanger au chocolat et composer les déjeuners des malades avec cette préparation.

Emménagogues. Les organes génitaux ne doivent être excités que lorsque l'économie entière a été fortifiée. D'ailleurs, les préparations ferrugineuses que l'on emploie dans la vue de rétablir les forces sont en même temps des emménagogues assez énergiques. Pour augmenter leur action, on y ajoute différentes substances emménagogues proprement dites : par exemple, à l'électuaire que nous avons conseillé, on y ajoutera avantageusement de la conserve de sabine. *Gardien* dit avoir associé utilement aux pilules ferrugineuses, le safran, d'autres l'aloès, etc. On doit attendre peu d'effet des pédiluves, des fumigations, des frictions, des ventouses, tous moyens très-recommandables dans les simples suppressions de règles qui n'existent depuis que peu de

temps Les bains tièdes produiront un meilleur effet, surtout ceux d'eaux ferrugineuses. Les moyens qui ont ordinairement le plus de succès sont ceux qu'indique l'hygiène : de l'exercice, le bon air, une bonne nourriture, le contentement du cœur, etc. Sous ce rapport, la remarque de *Tissot* est juste; leur retour dit-il, suivra celui de la santé. Les évacuations sanguines locales, ne seront utiles que dans des cas de congestion vers les organes génitaux, ce qui se remarque assez rarement. Plus rarement encore, la saignée générale deviendra nécessaire dans le cours du traitement de la chlorose. *Sydenham*, *Hoffmann* et autres l'ont déjà regardée comme nuisible. On conçoit qu'elle pourrait devenir nécessaire dans un cas de complication inflammatoire.

Tout ce que nous avons dit jusqu'à présent du traitement de la chlorose n'a rapport qu'à des médications générales. La nature des causes, la marche de la maladie, la période à laquelle elle est arrivée, ses complications, font varier ce traitement de différentes manières, sans parler du tempérament, de l'idiosyncrasie, des symptômes prédominans. Deux maladies auxquelles on donne le même nom ne se ressemblent jamais en tout; il est impossible d'indiquer minutieusement quelle doit être la conduite du praticien dans chacun des cas; c'est à lui à s'apercevoir des modifications qui doivent être faites au traitement généralement indiqué.

Indications que fournissent les symptômes principaux et les complications. Dans le cours du traitement, on est souvent obligé d'avoir égard à certains symptômes, fatigans pour la malade, qu'il faut chercher à calmer, par exemple, les palpitations, les faiblesses, les lipothymies, les douleurs dans les membres, etc. Les antispasmodiques, les stimulans diffusibles, les frictions peuvent devenir nécessaires, et ne sont que des moyens accessoires au traitement général.

Un symptôme qui fatigue souvent les personnes chlorotiques, c'est la leucorrhée. La supprimer est ordinairement impossible ou imprudent, mais il faut au moins la modérer par des injections astringen-

tes, et si l'on ne peut pas faire ces dernières, par une éponge imbibée d'un liquide semblable et appliquée sur les parties génitales.

Parmi les complications de la chlorose, celle qui est la plus fréquente est une affection de poitrine, avec toux, qui peut faire craindre la phthisie *Burns* conseille de donner un émétique et de tenir le ventre libre : nous doutons qu'il soit suivi par beaucoup de praticiens. La myrrhe et l'oxyde de zinc lui paraissent d'une efficacité éprouvée, et l'ammoniaque donné dans une émulsion huileuse fait, suivant lui, souvent disparaître la toux. Si l'on remarque que la maladie fait des progrès, il faut envoyer la malade dans un climat plus doux. Le traitement de la chlorose diffère sans contredit quand il s'agit d'une jeune fille au moment de sa formation et chez laquelle la menstruation n'est pas encore établie, qui peut être sous l'action d'autres causes morbifiques, par exemple, de la croissance, et quand il s'agit, au contraire, d'une malade qui a déjà été menstruée et chez laquelle les règles se sont accidentellement supprimées.

Comme le chlorose est extrêmement rare chez les femmes faites, presque tout ce que nous avons dit s'applique à la jeune fille non encore réglée, ou menstruée d'une manière irrégulière. Chez les premières, il est rare que l'on rencontre de grandes difficultés, et c'est chez elles que l'on peut employer plus hardiment les emménagogues; tandis que chez les secondes le traitement est long et difficile, et doit tendre d'abord à fortifier toute la constitution.

FIN.

HIPPOCRATIS APHORISMI

I.

Mulieri sanguinem evomenti, menstruis erumpentibus, solutio fit. *Sect.* 5, *aph.* 32.

II.

Mulieri, menstruis deficientibus, è naribus sanguinem fluere, bonum. *Ibid.*, *aph.* 33.

III.

Mulieri in utero gerenti, si alvus multum fluxerit, periculum ne abortiat. *Ibid.*, *aph.* 34.

IV.

Mensibus copiosioribus prodeuntibus, morbi contingunt : non prodeuntibus, ab utero fiunt morbi. *Ibid.*, *aph.* 57.

V.

Duobus doloribus simul obortis, non in eodem loco, vehementior obscurat alterum. *Sect.* 2, *aph.* 46.

VI.

Quæ medicamenta non sanant, ea ferrum sanat. Quæ ferrum non sanat, ea ignis sanat. Quæ verò ignis non sanat, ea insanabilia existimare oportet. *Sect.* 8, *aph.* 6.